

FRANCOPHONIE DES CARAÏBES

FRANCESCA PARABOSCHI

Laté LAWSON-HELLU (dir.), “Le texte francophone et ses lectures critiques”, *Les cahiers du GRELCEF (Groupe de recherche et d'études sur les littératures et cultures de l'espace francophone)*, n. 10, Mai 2018, https://www.uwo.ca/french/grelcef/cgrelcef_10_numero.htm

Ce numéro du *GRELCEF*, coordonné par Laté LAWSON-HELLU, est consacré au texte francophone et à ses lectures critiques. Les articles, précédés de l'éditorial et de l'introduction de Laté LAWSON-HELLU, sont divisés en trois parties selon les perspectives d'études adoptées et analysées dans ce numéro: perspective discursive, perspective sémiotique et linguistique, perspective épistémologique. Nous allons donner ici un compte rendu de la structure et du contenu général du numéro, ainsi que des articles concernant les auteurs de littérature caribéenne et nous renvoyons à la section de la francophonie africaine pour les autres contributions.

L'éditorial (“*Le texte francophone entre critique et réalité*”, pp. 7-9) propose la recherche d'une définition de l'objet d'étude – le texte francophone – et de sa spécification, condition nécessaire pour procéder à considérer ses perspectives de lecture et d'interprétation.

L'introduction (“Le discours sur la terre et la configuration épistémologique du texte francophone” pp. 11-30) développe la problématique posée dans l'éditorial, en donnant une synthèse de l'état de l'art de la critique littéraire autour de la francophonie. D'après cette synthèse, LAWSON-HELLU individue la spécification du texte francophone dans le “*discours sur la terre*” (p. 13), c'est-à-dire la narration du rapport entre l'individu écrivain et sa terre d'origine, trait marquant de la littérature francophone. Ce paradigme s'inscrit – selon cette analyse – dans la conception idéologique et hégémonique du contexte colonial, à la lumière duquel on distingue la littérature francophone de celle française hexagonale. C'est donc à partir de ce trait distinctif de la littérature francophone qu'on peut envisager les trois perspectives critiques qui constituent les parties de ce numéro.

La première partie (“Perspective discursive”) se compose de quatre articles, dont le premier (“Au-delà de la francophonie: enjeux mémoriels postcoloniaux

dans *La matière de l'absence* de Patrick Chamoiseau” pp. 31-52) est consacré à l’auteur martiniquais Patrick CHAMOISEAU. Dans cet article, Alexandra ROCH analyse le roman *La matière de l'absence* dans une perspective postcoloniale, en étudiant les enjeux mémoriels mis en place dans la narration. L’expérience du deuil pour la perte de la mère devient, dans le roman, élément déclencheur non seulement de la mémoire individuelle et familiale de l’auteur, mais aussi de la mémoire collective de son peuple. Le texte narratif devient, ainsi, la matière où son histoire et son identité acquièrent leur unité.

La deuxième partie (“Perspective sémiotique”) recueille trois contributions. De ces articles, celui de Arthur MUKENGE et Vyviane KAYUMBA (“Le style de Dany Laferrière dans la construction d’une identité pérégrine. Cas de: *Le cri des oiseaux fous* et *Le goût des jeunes filles*” pp. 125-142) porte sur les œuvres de l’écrivain haïtien Dany LAFERRIÈRE. Les deux critiques centrent leur analyse sur la pérégrination et l’exile de l’écrivain. Si pour Patrick CHAMOISEAU la définition d’une identité est donnée par la narration, ici c’est l’élément stylistique qui joue un rôle fondamental. En effet, c’est le style qui permet une composition unitaire, tant dans la représentation de la terre d’origine de l’écrivain, que dans celle de la culture américaine, pays d’exil de LAFERRIÈRE. Pour les auteurs de l’article, dans la poétique de LAFERRIÈRE le style établirait l’unité identitaire dans les diverses et parfois contrastantes pérégrinations de l’écrivain.

La troisième partie (“Perspective épistémologique”) est composée de trois articles. Herman ESSOMBA, dans son article “Identité culturelle et quête des lumières dans quelques œuvres théâtrales francophones post-modernes: Aimé Césaire, Gervais Mendo Ze, Joseph Ngoue et Jacques Fame Ndongo” (pp. 163-180), s’intéresse au texte théâtral francophone, en analysant – entre autres – l’œuvre de l’intellectuel martiniquais Aimé CÉSAIRE, *La tragédie du roi Christophe*. En adoptant une approche herméneutique, l’auteur de l’article vise à montrer que la spécificité du texte théâtral francophone joue un rôle important dans la quête de l’identité culturelle. Si ce théâtre est conçu selon les modèles classiques coloniaux, il évoque la renaissance de ses espaces et de ses lieux de référence (définis dans l’article comme “pays francophones”). Ainsi, le roi Christophe de CÉSAIRE joue le rôle du héros tragique classique, qui doit réveiller les consciences pour guider son peuple vers une nouvelle lumière après les longues souffrances de la domination étrangère. Les dramaturges francophones mettent en place, donc, une nouvelle catharsis pour un humanisme et une civilisation qui soient universels.

Le dernier article de Laté LAWSON-HELLU, “Le texte francophone et la perspective épistémologique du mal: l’exemple de la théorie de la conspiration juive et sa révocation discursive” (pp. 199-234) porte sur le texte francophone et ses représentations du principe du Mal.

Pour argumenter sa thèse, l'auteur établit les bases de son analyse à partir du cas de la théorie de la conspiration juive. Cette réflexion se propose d'ouvrir une redéfinition du principe d'origine du Mal dans la mesure propre du texte francophone.

En conclusion, la section "Création", offre une composition poétique inédite, "Au Liban, parfois..." de Hasna GHAMRAHOU (pp. 235-238).

Le numéro résulte riche et varié. Les articles offrent des considérations intéressantes sur la critique du texte francophone, en proposant de nouvelles pistes de lecture à inscrire dans l'état de l'art actuel.

Marina AGNELLI

Amidou SANOGO (dir.), "La sexualité et ses tabous dans les fictions francophones", *Les Cahiers du GRELCEF*, n. 11, Mai 2019, http://www.uwo.ca/french/grelcef/cgrelcef_11_numero.htm

Ce numéro des *Cahiers du GRELCEF*, dédié à la mémoire de Feu Fatoumata TOURE FANNY-CISSE, se consacre à la "question de la sexualité et de ses tabous dans les fictions francophones, [...] une [...] problématique longtemps restée modalisée par le devoir de pudeur lié tant à la tradition qu'à la valorisation de la morale dans la mission sociale et politique naguère dévolue à l'écrivain, à l'écrivaine francophone" ("Introduction", pp. 13-17: p. 17).

Le dossier se partage en deux sections thématiques qui approchent le sujet proposé selon une "Perspective esthétique" (pp. 21-102) et une "Perspective discursive" (pp. 103-174); trouvent ensuite leur place une section destinée aux "Hors-dossier" (pp. 174-236), un "Entretien" avec Amal Amadou DJAÏLI (pp. 237-246) et une partie ("Création") dédiée aux inédits (pp. 247-252). Je vais proposer ci-dessous le compte-rendu de l'étude concernant Pyrrha DUCALION et je renvoie à la section "Francophonie de l'Afrique subsaharienne" pour la présentation des autres articles.

Alexandra ROCH dans "La déconstruction de la mère sacrée ou de la femme poto-mitan dans *L'amour à la créole* et *Je suis une Martiniquaise libertine* de Pyrrha Ducalion" (pp. 105-119) vise à 'démystifier' la figure traditionnelle de la mère sacrée, "chargée d'assurer seule l'éducation de ses enfants" (p. 105) et dépourvue de toute manifestation de sa sexualité. ROCH souligne d'abord comment "la figure maternelle dans le foyer martiniquais [...] trouve son origine dans la période esclavagiste" (p. 107) et elle met en évidence le fait que "la *manman* antillaise est considérée comme l'héroïne de la famille et

[son] statut de poto-mitan est vécu comme oppressant et étouffant” (p. 108). La chercheuse considère, ensuite, le lien entre maternité et refoulement du désir sexuel et elle arrête son regard sur le corps de la femme qui devient le moyen par lequel l’on “choisit de reprendre possession de [la] féminité à travers [sa propre] sexualité” (p. 110). C’est, donc, cette prise de conscience du corps et de la sexualité qui attribue à la femme martiniquaise sa véritable agentivité féminine tout en lui donnant “une sensation de pouvoir qu’elle exprime sans honte, sans scrupule et sans pudeur” (p. 113). Cette subversion se manifeste aussi dans les nouvelles de DUCALION avec l’emploi massif du créole, “langue [de] la sensualité, l’intimité et la sexualité de la femme noire” (p. 114), qui témoigne, de plus, “de [la] désaliénation de la femme martiniquaise” (p. 115) et “[d’une] déconstruction [de la] hiérarchie linguistique entre la langue française et la langue créole” (p. 116).

Priscilla PANZERI

“Patrimoines naturels, socio-économiques et culturels des territoires insulaires: quel avenir?” *Études caribéennes* n. 1, Juillet 2018, <https://journals.openedition.org/etudescaribeennes/11760>

Adèle SILBANDE et Jean-Philippe CLAUDE dans leur éditorial “Patrimoines naturels, socio-économiques et culturels des sociétés insulaires de la Caraïbe: quel avenir?” soulignent la polysémie du terme ‘patrimoine’ et en recensent les multiples déclinaisons en sciences naturelles, sciences humaines, arts, lettres et langues, sciences politiques et économiques, tous ces domaines étant bien représentés dans les diverses contributions dont cette livraison se compose.

Patrick MARÉCHAL dans son essai en sciences naturelles sur la faune de la Caraïbe “La Matoutou Falaise, patrimoine naturel et culturel à préserver” présente une araignée endémique de la Martinique (*Caribena versicolor*) qui, pour ses spécificités, contribue à la définition de l’identité de l’île.

Les deux études suivantes s’inscrivent en revanche dans l’aire littéraire.

Clara DAULER dans “Les réécritures du passé en Martinique à travers le roman historique postmoderne: un défi identitaire” propose une analyse croisée de *Humus* de Fabienne KANOR et *L’esclave vieil homme et le molosse* de Patrick CHAMOISEAU pour mettre en relief la volonté des écrivains martiniquais de réécrire l’histoire selon le point de vue du dominé et non du dominateur, surtout en ce qui concerne la vision de l’esclavage et du marronnage. Après une contextualisation

de l'importance du roman historique au sein de la littérature martiniquaise, DAULER met en lumière la symbolique de la représentation du cadre spatial ("élément clé de revendication identitaire") en soulignant la valeur de refuge représentée par la montagne et le gouffre matriciel de l'eau de la mer, où se situe la traversée des esclaves venus d'Afrique. En s'appuyant sur la théorisation de GLISSANT, le critique montre comment la nature est considérée "comme la gardienne privilégiée de la mémoire et de l'identité antillaises, le paysage s'impose comme élément-clé de la réécriture de l'Histoire aux Antilles".

Clarissa CHARLES-CHARLERY dans "Le discours littéraire noir dans le développement des sociétés caribéennes francophones: un patrimoine engagé dans le recentrement de l'être et l'ouverture au monde" explore la modalité contestataire et engagée de la littérature "écrite par des afro-descendants d'esclaves qui s'expriment selon le regard du colonisé"; le critique reparcourt selon une perspective historique cette "écriture de la rupture, de l'insoumission qui participe perpétuellement de la réhabilitation tant culturelle qu'identitaire des peuples victimes de la colonisation". CHARLES-CHARLERY reconnaît au mouvement de la négritude une première amorce de réappropriation de soi s'exprimant dans le rejet de l'assimilation et s'articulant dans un "discours de renversement et de la prise de position à travers notamment une poétique de la révolte". Aimé CÉSAIRE est présenté comme un visionnaire sollicitant l'engagement "dans une dynamique d'échanges culturels, de la multirelation; une dynamique qui relève d'ailleurs du système de la mondialisation". À travers l'exemple de GLISSANT et CHAMOISEAU, le critique montre par la suite le travail de "réhabilitation de l'identité de l'Antillais" passant par "la refondation de la mémoire individuelle et collective" de tous les peuples ayant débarqué à la Caraïbe et prônant de la sorte une fondamentale ouverture au monde. "Le discours littéraire noir, qui s'actualise et se transforme sous l'influence des mouvements de l'Antillanité, de l'Américanité et de la Créolité, s'engage dans la reconnaissance de la multiculturalité de l'espace caribéen".

Les deux contributions qui suivent relèvent d'un domaine didactique et linguistique.

Frédéric BEAUBRUN dans "Didactisation d'éléments du patrimoine linguistique de la Caraïbe dans l'apprentissage du français langue étrangère en Guadeloupe: retour d'expérience" expose l'expérimentation de la "pédagogie du détour" chez un groupe d'apprenants migrants inscrits dans un centre de formation en Guadeloupe. À travers la mise en place d'une stratégie de contournement, les apprenants sont amenés à se confronter à "un dispositif artistique, qui vise à favoriser les compétences en langue française à partir de [leur] histoire personnelle". L'objectif est celui de valoriser leur sentiment d'appartenance au territoire d'accueil, en apprenant en même temps des compétences langagières et linguistiques.

Élodie COCOTE dans “Pour la préservation du patrimoine linguistique: le français des Antilles” montre la richesse lexicale du français antillais due à “la cohabitation du français et du créole” en montrant que “les transferts incessants qui s’opèrent d’une langue à l’autre ont favorisé l’émergence d’un ‘continuum linguistique’ [...] se matérialis[ant] par la présence d’un français régional marqué par des diatopismes lexicaux”. Après avoir dressé l’état des lieux des travaux qui portent sur cette thématique, COCOTE se concentre sur les dimensions géographique, culturelle et linguistique de la Martinique s’avérant les facteurs majeurs de la création de la variation lexicale. Le critique s’attache ensuite à l’analyse de “la présence de diatopismes lexicaux du français des Antilles dans les dictionnaires de français commun. Puis, à l’aide d’une enquête réalisée auprès de répondants francophones non antillais, [COCOTE dévoile] la difficulté de ces derniers à interpréter les diatopismes lexicaux du français des Antilles”.

Sandrine MIRAM-MARTHE-ROSE dans “Traduire le réel caribéen francophone: hybridité culturelle et enjeux” se penche sur les difficultés de traduction des œuvres issues de l’univers caraïbe. Après avoir mis en lumière l’esthétique métisse de ces œuvres prônant l’hybridation dans “la reconstruction et le partage [du] patrimoine culturel”, redevable d’une histoire complexe à l’entrecroisement de peuples aux cultures et langues différentes, ayant eu soin de souligner en plus la dimension de diglossie expérimentée par l’écrivain, le critique montre que l’opération de traduction s’avère très compliquée et délicate. Qui plus est, le traducteur doit aussi composer avec l’oralité affichée de la prose romanesque de marque caraïbe qui s’avère l’une de ses spécificités majeures. MIRAM-MARTHE-ROSE étudie le cas de la traduction en espagnol du roman de Gisèle PINEAU *La grande drive des esprits* par Manuel SERRAT CRESPO (*Una antigua maldición*) en montrant le caractère intraduisible de certains facteurs culturels (marques d’oralité, références à l’art culinaire, emploi du créole) à moins d’avoir recours à des constructions “avec sa propre langue, une interlangue, une langue hybride”. Or, les contraintes actuelles des traductions à visée commerciale ne permettent manifestement pas aux traducteurs de mener à bien ce travail, qui s’apparente à un “vrai travail de recherche”. Le critique termine son étude en reconnaissant à SERRAT CRESPO le mérite de militer “en faveur d’une visibilité accrue du traducteur en tant qu’écrivain second”.

Une approche plus spécifiquement socioculturelle est choisie par Morgane LE GUYADER qui dans son article “Enjeux et limites du processus de patrimonialisation comme outil de résistance: le cas de la communauté *raizal* sur l’île de San Andres” traite de la difficile préservation des spécificités culturelles de l’archipel de San Andres, Providencia et Santa Catalina sous l’autorité de la Colombie, pour en conclure que “le processus de patrimonialisation *raizal* doit dé-

passer les outils institutionnels existants afin de développer un patrimoine s’inscrivant dans son contexte régional caribéen”.

Michel BEROARD présente une particularité du patrimoine culturel et musical de Martinique dans son étude “La culture musicale de la biguine martiniquaise à l’aune du XXI^e siècle: mémoire et avenir. La question de la continuité masquée, du *bèlè* à la biguine”. Le critique retrace l’histoire de la biguine en Martinique (ayant soin d’établir des relations avec les autres variantes caraïbes), en souligne le caractère métisse alliant la culture musicale européenne à celle africaine, aboutissant à un produit syncrétique, ayant encore aujourd’hui une valeur de point de repère très puissant pour la communauté antillaise: “chantée en créole, la biguine sert aussi bien au divertissement qu’à haranguer les foules, voire à raconter tout simplement un détail de la vie quotidienne”.

La dernière contribution de Sylvain ROCHE, “L’énergie thermique des mers dans les Outre-mer français: un enjeu stratégique de territoire?” s’inscrit plutôt dans un cadre de sciences économiques et politiques. Le critique présente les “projets ETM actuellement en gestation dans plusieurs îles des Outre-mer” finalisés à une gestion meilleure des ressources grâce à la connaissance et l’exploitation des “particularités géographiques qui demandent la mise en place de stratégies spécifiques” pour la préservation du patrimoine environnemental. “Cette particularité – précise Roche – fait des îles des laboratoires à ciel ouvert pour de nouvelles expériences technologiques avec comme objectif l’autonomie énergétique à l’horizon 2030. Pour atteindre cette autosuffisance, les îles misent sur leurs ‘avantages différenciatifs’ [...] en valorisant leurs ressources territoriales spécifiques”.

“Qu’il s’agisse de patrimoine faunistique, littéraire, historique, linguistique ou encore musical, ces écrits mettent en exergue l’existence de particularités et de singularités dans la nature et la culture des sociétés insulaires” – soulignent Adèle SILBANDE et Jean-Philippe CLAUDE en conclusion à leur présentation.

Nous saluons avec enthousiasme cette belle réflexion autour du patrimoine caraïbe, de sa valorisation finalisée à sa préservation.

Francesca PARABOSCHI

“Écriture hors-pair d’André et de Simone Schwarz-Bart”, *Études caribéennes*, n. 3, Mars 2019 hors série, <https://journals.openedition.org/etudescaribeennes/15193>

Kathleen GYSSELS dans son “Éditorial”, après avoir mentionné l’occasion d’une journée d’études consacrée au couple SCHWARZ-BART (la

mort de Claude LANZMANN, ami et correspondant d'André SCHWARZ-BART et le quatre-vingtième anniversaire de sa femme en 2018), présente brièvement les contributions dont cette livraison se compose.

Arzu ILDEM dans "Sœurs de solitude: Maryse Condé et Simone Schwarz-Bart" propose une étude des personnages féminins dans les œuvres de Simone SCHWARZ-BART et Maryse CONDÉ. Les héroïnes de romans des deux écrivaines guadeloupéennes sont mises en rapport en raison de leur vie tourmentée, les poussant à assumer le passé esclavagiste, supporter le racisme et endurer l'exil, ce qui les amène à se confronter à un fort sentiment de solitude, mais aussi à apprécier le secours de l'éducation.

Christa STEVENS est l'auteure de "*L'Étoile du matin: un cas de réalisme magique juif ?*" où elle présente le dernier roman d'André SCHWARZ-BART, publié posthume en 2009 grâce à sa femme Simone, avec laquelle l'écrivain a travaillé jusqu'à ses derniers jours. STEVENS présente ce roman singulier qui reprend en quelque sorte et avec une vision plus optimiste le premier roman de l'auteur: *Le Dernier des Justes* de 1959. Le critique s'attache à montrer les spécificités de ce récit relevant d'un réalisme magique de marque juive, imprégné de religiosité, de légendes hassidiques et d'une représentation de la Shoah dans une temporalité magico-réaliste.

Odile HAMOT dans "Ombre de Solitude ou l'héroïsme en négatif dans *La Mulâtresse Solitude* d'André Schwarz-Bart" propose une analyse de l'héroïne du roman *La Mulâtresse Solitude* dont elle décèle l'image en décalé par rapport à la figure légendaire de Solitude, "cette figure emblématique de l'héroïsme guadeloupéen, à la fois mythe identitaire et symbole féminin de la résistance à l'oppression esclavagiste". Le critique explique le choix de l'écrivain de faire de cette figure un personnage "de délitement existentiel et ontologique", un "personnage du manque, de l'indigence et du défaut". À travers une analyse bien menée de l'œuvre de SCHWARZ-BART, HAMOT cerne un portrait de cette femme dépossédée de la conscience qu'animerait son héroïsme actif, selon l'imaginaire collectif, et qui "trouve dans la mort, [...] le moyen d'une victoire et d'une autre vie: un passage vers une autre elle-même" et "le sens profond de sa vocation de devenir" une légende.

Suit l'article de Kathleen GYSSELS "Les Schwarz-Bart en Allemagne: sur quelques illustrations de couverture des traductions en allemand" où le critique examine "l'ensemble des romans et de leurs illustrations de couverture, surtout dans la 'langue de l'ennemi', l'allemand". Un choix s'impose sur l'ensemble des éditions, rééditions et traductions de l'œuvre du couple SCHWARZ-BART. Dans ce corpus d'exemplaires pris en compte, GYSSELS explore le "terrain inexploité et miné" des illustrations, jaquettes et tout le paratexte éditorial, qui reste le plus souvent lié à une motivation commerciale, susceptible de trahir l'esprit de l'auteur. Le critique regrette que les couvertures examinées,

“jur[ent] avec la thématique de l’exode forcé, du voyage éprouvant, de l’espace insulaire et de l’origine africaine. Tout cela a été gommé pour céder à ce qui vendrait mieux et plus facilement: la beauté des îles antillaises, de belles femmes caribéennes, plusieurs faisant [...] exotisme édulcoré”.

Le dernier article d’Hervé SANSON “Albert Memmi-André Schwarz-Bart, écrivains à vif” propose un rapprochement entre les deux écrivains juifs, sur la base de leur engagement dans la dénonciation des horreurs de la Shoah: Albert MEMMI et André SCHWARZ-BART seraient unis en effet par “un souci irrépressible de la vérité, et par un roman fondateur: *La Statue de sel* pour le premier, publié en 1953 [...], *Le Dernier des Justes* pour le second, paru en 1959”. SANSON présente les deux auteurs et leurs ouvrages, qui ont été l’objet de critiques, en mettant en relief leurs marques spécifiques et leurs caractères distinctifs (renvois à la Bible, à la religion et la culture juives, contextes historiques et cadres géographiques...); il démontre finalement que, “au-delà des aléas spécifiques d’existences en butte à l’ingratitude et à l’étroitesse identitaire de certains groupes, Memmi comme Schwarz-Bart, par leur volonté de dialogue, et le fait d’assumer toutes les parts de leur identité, ont produit une œuvre forte, singulière, qui en fait définitivement des auteurs ‘universels’, et non crispés sur une identité exclusive”.

Nous signalons enfin en hors dossier l’article de Kathleen GYSSELS “*Le Miraculé de Saint-Pierre: de Cyparis à Chocolat, ou le Noir comme ‘spectacle’*” centré sur le roman de l’auteur d’origine camerounaise Gaston-Paul EFFA et relatant la vie de Cyparis, le seul survivant à l’éruption de la Montagne Pelée en Martinique de 1902. Cette figure historique est mise en rapport à d’autres figures de Noirs pour montrer comment “de Cyparis à Chocolat, jusqu’au mannequin atteint de vitiligo, l’image du Noir et de la Noire dans nos sociétés à relents raciste, reste écorchée”.

Francesca PARABOSCHI

Journal of Languages, Linguistics and Literary Studies, vol. 7, Janvier 2019, vol. 8, Mars 2019, vol. 9, Juin 2019, <https://jolls.com.ng>

Nous saluons cette riche revue nigérienne en libre accès et entièrement téléchargeable en format pdf, dont les numéros paraissent tous les trois mois (janvier, mars, juin, octobre). Les contributions sont le plus souvent en langue anglaise et sont axées sur l’aire nigérienne; toutefois, elles explorent parfois l’espace de la Caraïbe d’expression

francophone. Nous allons regrouper ici trois articles parus dans trois livraisons différentes en 2019.

Dans la livraison de janvier 2019 (<https://jolls.com.ng/wp-content/uploads/2019/01/january-2019-all-1.pdf>) nous rendons compte de l'étude de Victor Terfa ATSAAM "Une évaluation sociolinguistique de la créolité: regards croisés dans *Solibo Magnifique* de Patrick Chamoiseau et *Traversée de la Mangrove* de Maryse Condé" (pp. 223-229). L'auteur explique son but d'analyser le concept de créolité selon sa valeur sociale et culturelle, soit sociolinguistique, en tant que "point de convergence" dans *Solibo Magnifique* de Patrick CHAMOISEAU et *Traversée de la Mangrove* de Maryse CONDÉ. La question du créole comme langue essentiellement orale marque le début de l'enquête de ATSAAM qui porte sur "la dichotomie langue-métissage [...] et la dichotomie sexuelle" entre CHAMOISEAU et CONDÉ: "les romans de Chamoiseau mettent en œuvre l'écriture de l'oral comme trait majeur de la créolité, ceux de Condé mettent en relief les tensions culturelles à travers une écriture croisée"; si "la créolité chamoisienne se considère masculinisée [...] celle de Condé s'avère féministe". ATSAAM illustre encore "l'intériorisation de la supériorité du français sur le créole" et "l'opacité des textes en créole" chez les deux auteurs. D'une part, CHAMOISEAU cherche à "créoliser le français pour revendiquer l'identité créole", de l'autre CONDÉ dévoile "un français châtié" caractérisant "le métissage culturel de la société créole". Il en découle que le style du premier rend difficile la lecture aux non-créolophones et que le manque de lexique et de syntaxe fait du créole une langue "mal-adapté[e] à l'écrit"; mais l'auteur montre également que "la langue créole se revalorise dans les œuvres de Chamoiseau". En dernière analyse, chez CHAMOISEAU et CONDÉ la créolité est vue "comme moyen pour l'amélioration de la lisibilité du monde actuel" ainsi qu'un outil pour "la résistance à la domination de la langue française" et encore "comme symbole de l'unité culturelle des îles antillaises".

Dans la livraison de mars 2019 (<https://jolls.com.ng/wp-content/uploads/2019/02/general-pdf-1.pdf>) nous signalons l'article de Obidiegwu Vincent NNAEMEKA "Histoire antillaise et évolution des écritures des femmes antillaises" (pp. 195-204). Cette recherche est centrée sur le lien entre l'histoire antillaise et sa littérature passée et actuelle, ainsi que sur l'apport et l'évolution de l'écriture des femmes face au contexte littéraire. L'auteur s'interroge sur les raisons faisant de l'esclavage une marque du monde antillais jusqu'à présent et esquisse l'évolution des mouvements littéraires de marque caraïbe: les mouvements de la Négritude, de l'Antillanité et celui de la Créolité. D'abord, NNAEMEKA encadre le contexte historique d'où la société antillaise tire ses racines dès le XVII^e siècle: de la traite des esclaves noirs d'Afrique au "Code noir de Louis XI", jusqu'à l'abolition de l'esclavage et à la promulgation de la loi reconnaissant "l'esclavage et

la traite négrière comme crimes contre l'humanité". Deuxièmement, il passe en revue les écrivains considérés comme les pères fondateurs des mouvements littéraires des Antilles: Aimé CÉSAIRE et Négritude, Edouard GLISSANT et Antillanité, Jean BERNABÉ, Patrick CHAMOISEAU et Raphaël CONFIANT et la Créolité. Le critique clôt la présente contribution par son "survol" sur l'écriture féminine antillaise en évoquant trois générations de femmes écrivains, sans oublier "les avant-gardistes" au début du XX^e siècle dont "les apports significatifs [...]" sont inlassablement méconnus par les critiques littéraires". L'auteur note la récurrence de la réflexion sur la condition féminine chez les différents groupes d'écrivaines et comment "la lactification de la couleur et le désir d'épouser un blanc" de la première génération se déclinent chez Maryse CONDÉ dans le thème de la "sorcellerie" mais aussi de "racisme, délinquance, attentat, pessimisme et isolement" et encore en "exile [...]" prostitution [...]" problèmes socio-économiques et politiques" dans les œuvres romanesques les plus récentes.

Dans la livraison de juin 2019 (<https://jolls.com.ng/wp-content/uploads/2019/05/june-2019.pdf>) nous mentionnons l'étude de Dorothy UME-EZEOKÉ "Les défis écologiques et le développement humain: Une étude de *Gouverneurs de la Rosée* de Jacques Roumain" (pp. 58-63). Ce dernier article est une réflexion que l'auteur propose sur le roman de Jacques ROUMAIN en tant qu'œuvre-symbole de la misère qui accable Haïti encore aujourd'hui, dans laquelle elle reconnaît l'importance de l'environnement comme *conditio sine qua non*, apte à garantir la survie de la planète et donc la vie humaine, et invite "les futurs chercheurs" à s'interroger sur les mesures à "prendre pour aider le développement humain face aux défis écologiques". UME-EZEOKÉ essaie de répondre à des interrogatifs centrés sur "les conséquences des défis écologiques" à Haïti et dans le monde entier, et sur "la leçon" que les jeunes peuvent en tirer même au Nigéria, son pays d'origine. Le critique dénonce qu'une exploitation ravageuse de l'environnement entraîne forcément des "inégalités sociales" et par conséquent des conflits, le chômage, l'abandon des jeunes de leur patrie; des facteurs auxquels s'ajoutent l'indifférence des gouverneurs "leaders" et les intérêts personnels qui l'emportent sur les intérêts collectifs. Cependant, UME-EZEOKÉ conclut cette contribution par "une note d'espoir" comme Jacques ROUMAIN dans son roman, et "lance un appel à [ses] leaders" pour qu'ils fournissent aux jeunes "tout l'argent et les ressources nécessaires pour entreprendre les élevages et les exportations" et pour qu'ils s'engagent dans une éducation de l'environnement au profit de la population nigérienne.

Nous encourageons cette revue en accueillant d'une vive attention ces trois études sur l'aire caraïbe.

Maela OFFICIO

Kathleen GYSSELS (dir.), “Léon-Gontran Damas”, *Dalhousie French Studies*, vol. 116, summer 2020

Le volume n. 116 de *Dalhousie French Studies*, revue d'études littéraires du Canada atlantique, nous offre un dossier sur Léon-Gontran DAMAS, dirigé par Kathleen GYSSELS selon qui, comme elle le souligne dans son Introduction (“Léon-Gontran Damas (28 mars 1912-22 janvier 1978). Quarante-deux ans après sa ‘Disparition’”, pp. 3-7), il convient désormais de bien revisiter l'œuvre de l'écrivain guyanais. D'ailleurs, la critique est parfois passée trop vite sur sa production, ce qui a fait de manière que l'on ne parvienne pas à apprécier de manière adéquate la véhémence ainsi que les “sonorités troublantes, [les] échos détonants” (p. 3) de sa parole. Et c'est justement pour mieux écouter la voix de DAMAS que, dans “*His Master's Voice*: avons-nous écouté Damas?” (pp. 9-17), Kathleen GYSSELS ouvre ce dossier par ce qu'elle considère comme “un projet décapant” (p. 9) *Pigments & The Clarinet Choir*, où la C.^{ie} Frasques et le slameur Nina KIBUAN-DA mettent en musique DAMAS. GYSSELS commente les textes que le groupe a choisis justement pour infléchir “la vision stéréotypée d'un Damas protestataire, d'un poète engagé et jazzy” et pour faire ressortir plutôt “l'image d'un poète amoureux” (p. 10). Elle apprécie l'interprétation instrumentale, particulièrement réussie, des trois poèmes musicalisés — “Quand malgré moi”, “Soudain d'une cruauté feinte” et “Contre notre amour qui ne voulait rien d'autre” (tous tirés de *Névralgies*), qu'on peut écouter dans la version numérique de la revue — qui s'avère une valeur ajoutée, accompagnée d'une récitation remarquable qui parvient à mettre en relief des traits de la poésie de DAMAS auxquels probablement on n'a pas encore attribué assez d'attention.

C'est sur *Veillées noires* que se focalise l'intérêt de Kevin MEEHAN (“Kreyol Intertextuality and Decolonizing Narrative”, pp. 19-28) qui analyse “Échec et mat” en tant que texte exemplaire du recueil, pour mettre en relief trois différents niveaux d'intertextualité auxquels fait recours DAMAS afin de composer un mécanisme littéraire en faveur du discours anticolonial. En particulier, MEEHAN montre, par une lecture très fine du texte, la manière dont DAMAS insère dans son conte une satire écrite et publiée en créole (1860) par Paul BAUDOT et qui s'avère, à son tour, un palimpseste d'une remarquable complexité à manipuler.

Sur le côté poétique et géographique de *Black-Label* se dirige la lecture critique de Sandrine BÉDOURET-LARRABURU et David BÉDOURET (“L'imaginaire de Damas dans *Black-Lebel*, une matrice de l'enchevêtrement”, pp. 29-42). Les deux critiques signalent que dans *Black-*

Label on assiste à l'émergence "des territoires qui constituent les ancrages physiques et symboliques de l'identité noire" (p. 29) ainsi qu'à la définition des fondements de la Négritude, avec la nouveauté qu'elle implique. DAMAS conçoit un territoire de la Négritude composé de trois espaces: l'espace atlantique de la Traite (l'Afrique et les Antilles), l'espace de la déportation et des esclavagés (la Guyane) et le territoire de l'exil (la métropole et Paris). DAMAS nourrit aussi sa langue poétique de ces trois espaces. Son imaginaire linguistique s'avère alors le résultat d'un branchement des langues (français, créole, amérindien) qui témoigne à son tour de l'enchevêtrement qui façonne la multiplicité culturelle de poète.

Michael REYES SALAS propose une lecture en parallèle de DAMAS et BAUDELAIRE dans "Discourses of Displacement' in the Ethnography of Léon-Gontran Damas and Poetry of Charles Baudelaire" (pp. 43-56). Le critique souligne ceux qui seraient les parallèles entre les méthodes d'observation des figures de la bourgeoisie que les deux écrivains observeraient respectivement dans *Retour de Guyane* et dans les *Fleurs du mal*. La lecture de REYES SALAS — qui aurait pu insister davantage sur la différence d'époque, d'anthropologie et surtout d'esthétique qui séparent les deux auteurs — reconnaît alors une analogie entre la condamnation de la mission civilisatrice faite par DAMAS et la contestation de la dégradation de l'environnement urbain qui serait véhiculée par certains textes de BAUDELAIRE.

Une nouvelle approche de la poésie de DAMAS est enfin proposée encore par Kathleen GYSSELS dans "*Masquereading* Léon-Gontran Damas' *Mine de riens*" (pp. 57-73), à partir d'une lecture à travers le filtre des *queer studies*. GYSSELS cependant se propose non pas d'étiqueter DAMAS de *gay*, mais, de manière sensiblement plus pertinente, d'attirer l'attention sur la grande sensibilité de l'écrivain vis-à-vis de ces questions à son époque, surtout pour les communautés qui ne sont pas blanches. Sa lecture suit alors les premiers poèmes (*Pigments*) de DAMAS où "the obstacles to Black manhood are hidden" (p. 61), les poèmes des années 1960 où *Névralgies* présente "the taboos and ostracism surrounding the bisexual and homosexual desires of Black male sexuality" (p. 64) pour en arriver aux publications posthumes comme *Mine de riens*. L'analyse montre alors la figure d'un poète qu'elle compare au Maskilili, être qui traverse toute frontière et déjoue toute attente.

Le dossier sur DAMAS se ferme avec quelques documents qui nourrissent davantage l'indéniable et remarquable élan d'innovation critique qui le caractérise: la transcription d'une interview avec DAMAS, sa dernière, "The Last Interview: L.-G. Damas Speaks to Alan Warhaftig" (pp. 75-80); une courte note biographique de Dominique ACHILLE concernant la vie maritale de DAMAS avec Isabelle ACHILLE ("Éléments biographiques concernant Léon-Gontran Damas", p. 81);

un poème de Daniel MAXIMIN “Damas, foi de marron” (p. 83) et surtout le texte de présentation du spectacle de *Pigments and the Clarinet Choir* (pp. 85-88).

Marco MODENESI

Max BÉLAISE (dir.), “Transmettre et Être: Fabriquer le sujet, pérenniser la société”, *Archipélies*, n. 9, 2020, <https://www.archipelies.org/684>

Max BÉLAISE dans son Éditorial, après une réflexion sur l’identité et l’héritage créole, introduit sur un mode interrogatif le thème du dossier de ce numéro d’*Archipélies*: “Comment sublimer ces visions et réaliser l’idéal collectif et individuel pour ne point disparaître? [...] Comment fabriquer le sujet afin de pérenniser la société?”.

Dans le premier article “Quand taire, c’est dire: L’envers et l’endroit de la revue culturelle *Tropiques* (1941-1945)” Olga HEL-BONGO présente la revue fondée par Aimée et Suzanne CÉSAIRE dans ses aspects pluridisciplinaires et ses tons engagés, souvent compromettants. HEL-BONGO met en lumière les stratégies mises en place pour véhiculer un message d’éducation des Martiniquais à la réflexion, à une époque où la Martinique est coupée de tout contact européen: “les titres des articles de *Tropiques* inscrivent, dans leur ensemble, un désir autant qu’un déni. Désir de plaire au censeur en exaltant dans les coins stratégiques de la revue [...] ce qui se doit d’être vu des autorités gouvernementales [...]; déni et sabotage d’un ordre imposé grâce à un dispositif énonciatif savamment maîtrisé des contributeurs [...] l’amorce, le retard, le leurre, le blocage et le détour”. Après avoir établi une comparaison avec d’autres revues fondées à la même époque, le critique souligne “l’apport singulier de *Tropiques* [...] consist[ant] à taire pour mieux dire une œuvre littéraire, poétique et critique, au lieu de mettre l’accent comme autrefois sur les revendications politico-sociales explicites”.

Renauld GOVAIN, dans “Créolophonie et identité dans la Caraïbe multilingue et multiculturelle? Pour une créolophonie caribéenne intégrative”, offre une définition de ‘créolophonie’, à savoir “un espace composé des communautés de locuteurs pratiquant un créole, de quelque base lexicale qu’il soit”, pour se concentrer ensuite sur le créole haïtien “présent un peu partout dans la Caraïbe, à la faveur de l’expérience migratoire d’Haïtiens dans la région”. GOVAIN se

consacre ensuite à présenter et approfondir les composantes identitaires, se fondant sur les pratiques linguistiques créoles et propose enfin “la création d’une créolophonie caribéenne intégrative (CCI) au service de la région” ayant soin d’indiquer concrètement les manières possibles pour la réaliser, les associations culturelles impliquées, mais aussi d’autres initiatives comme “le jumelage de villes de pays ou territoires différents, des activités liées à la biodiversité, au changement climatique, au développement durable solidaire, à la sécurité régionale...”.

Isabelle HIDAIR-KRIVSKY et Sabine LALAURETTE dans “Sourds noirs marrons de l’Ouest guyanais: Au croisement de la transmission des savoirs et du handicap” analysent la langue des signes chez une communauté, où les individus sont atteints de surdité, issue du marronage pratiqué en Suriname et qui a amené les Noirs marrons à s’installer en Guyane française au temps de l’esclavage. L’enquête des deux critiques se focalise dans l’Ouest, où les groupes de provenance de l’ex colonie hollandaise ont créé des cultures inédites: “les personnes sourdes noires marronnes ont développé une identité empreinte de codes, de rites, de pratiques propres à leur groupe socioculturel d’appartenance, qui a contribué à façonner leur manière de se représenter le monde”. HIDAIR-KRIVSKY et LALAURETTE font noter que “ces mêmes individus s’expriment en Langue des signes, adoptent des identités associées aux sourds issus d’une société occidentale”. Dans leur études elles ont vérifié le potentiel de complémentarité entre les deux systèmes de valeurs “l’un noir-marron – du fait de leur appartenance familiale – et l’autre, occidental, à travers l’accompagnement de l’Association des Parents et Amis Déficiants Auditifs de Guyane (APADAG)”.

Un autre article porte sur la Guyane: “Résilience et situation de formation des intervenants en langue maternelle en milieu scolaire guyanais” de Michel DISPAGNE. Ce dernier analyse les données obtenues d’après une enquête menée en Guyane à travers des questionnaires à demi-ouverts auprès d’un groupe d’élèves n’ayant pas le français comme langue maternelle. Pour contraster le malaise de ces élèves, des “intervenants en langue maternelle (ILM)” ont travaillé en binôme auprès du professeur titulaire en charge d’une classe composée d’élèves allophones. Cette enquête, finalisée à mieux cerner le malaise de ces étudiants au-delà de leur mise en formation en alternance et à identifier les comportements de résilience, a finalement mis en évidence que “l’accompagnement des élèves allophones par les ILM vers un savoir nouveau n’est pas simple, car les médiateurs-transmetteurs (fabricants de sujets) sont en butte – ils le disent à mots couverts – à des situations d’instabilité et de vulnérabilité, associées à celles, du même ordre, qui apparaissent chez ceux qu’ils doivent aider”.

Deux articles sont centrés sur le rapport entre la culture traditionnelle et l'éducation.

Bernadine CADROT-BRIVAL auteure de l'article "Pratiques éducatives traditionnelles en contexte martiniquais et création d'une identité culturelle" remarque au tout début de son étude: "Cet article porte sur l'observation de la pratique éducative traditionnelle en contexte martiniquais. Il s'agit de mesurer l'influence de la culture orale sur l'identité culturelle. Les notions de culture orale et d'identité culturelle renvoient au processus de socialisation de l'individu, de son développement et de son adaptation à l'environnement. Elles renvoient donc aux représentations de la transmission du patrimoine culturel et aux représentations de l'identité culturelle". Le critique s'attache ainsi à examiner l'éducation traditionnelle, collective et solidaire, qui implique souvent plusieurs générations, au sein de la famille notamment, la pensée pédagogique véhiculée par le conte, la devinette et le proverbe, la formation scolaire et la sévérité redoutable de la méthode d'apprentissage communément adoptée, le travail et le jeu. S'appuyant sur les propos recueillis dans plusieurs interviews, CADROT-BRIVAL en arrive à la conclusion que "la pratique éducative héritée du traumatisme esclavagiste n'est pas propice à l'épanouissement du sujet, qui doit s'assumer et assumer la société dans laquelle il évolue".

Rose LEON dans "Littérature orale et éducation en espace caribéen. Pour un 'advènement du sujet'. Le cas de Sainte-Lucie" concentre dans le territoire de l'île de Sainte-Lucie son analyse de l'importance de l'oralité dans la formation de l'individu; LEON mène son enquête à travers des entretiens avec des professionnels de l'éducation et de l'animation socio-culturelle; à cela s'ajoute un travail dans deux écoles différentes ("un groupe d'élèves sous performants, âgés de dix ans, dans une école pour garçons d'une zone urbaine, et un groupe d'élèves âgés de dix ans, avec des niveaux et compétences variées, dans une école pour les deux sexes en milieu rural") finalisé à "mesurer l'efficacité de la littérature orale dans l'éducation formelle, à travers des variables: sexe, location géographique, âge, compétence académique". La recherche montre que les contes et les proverbes demeurent une source féconde d'apprentissage, amenant les élèves à développer leur capacité d'élaborer et d'"écrire leurs propres contes en suivant une échelle d'objectifs [...] en actualisant le style de jadis", ce qui permet aussi, en dernière analyse, la sauvegarde d'un savoir ancien et fondamental pour la culture caraïbe.

Deux articles concernent la santé et les thérapies dans leurs imbrications avec les données culturelles créoles.

Marie-Andrée CONCY est l'auteure de l'article: "Transmettre la santé verte: La médecine traditionnelle créole en héritage"; après avoir mis en lumière l'acceptation de la médecine traditionnelle dans le contexte antillais, le critique s'attache à l'étude de la transmission

de ce savoir créole en Martinique se basant sur les informations issues d'entretiens "auprès d'un échantillon qui réunit les acteurs de cette tradi-pratique: tant professionnels de la médecine traditionnelle qu'usagers". Par le biais de graphiques et tableaux rendant compte des données recueillies, CONCY remarque que malgré l'intérêt et la considération montrés pour la médecine traditionnelle, les tradi-thérapeutes, rencontrent tout de même des difficultés à "reproduire leurs rôle et fonction".

Monique LAHÉLY dans "L'éducation thérapeutique du patient en contexte créole. Transmission et partage en vue du mieux de l'être" présente une recherche encore en cours, se basant sur l'importance de l'éducation thérapeutique du patient (ETP) chez des groupes souffrant d'une pathologie chronique (le diabète) en Martinique et à la Réunion. LAHÉLY veut montrer que "la connaissance de la culture et du contexte ordinaire du patient est indispensable aux soignants et plus largement aux thérapeutes, dans une relation de soin et/ou en situation d'intervention éducative; et, d'autre part, que dans les activités d'éducation thérapeutique du patient diabétique [...], la valorisation de sa dimension culturelle est essentielle".

La dernière contribution de ce numéro est signée par Karen TAREAU: "Valorisation des savoirs traditionnels *bèlè* et *yole*. Ou de la dignité des langue et culture créoles". Le critique, après avoir souligné le processus d'assimilation au modèle français de l'ancienne colonie d'outre-mer, aborde deux formes culturelles typiquement martiniquaises: le *bèlè*, une danse et une musique dont l'origine remonte à la période coloniale, et la *yole* ronde, une embarcation créole, créée en époque postcoloniale et dont la popularisation date des années '80. TAREAU insiste sur la valeur de ces deux savoirs: "La société martiniquaise a longtemps ignoré sa culture, dévalorisé ses origines, nivelé ses saillances au profit d'une quête éperdue de mimétisme. À cet égard, les tentatives de compensation de la déperdition qui cristallisent autour de la *yole* et du *bèlè*, constituent des passerelles entre deux modes d'éducation (l'un moderne, l'autre traditionnel) qui véhiculent pour chacun d'eux une communauté de savoirs et d'intelligence apportant des valeurs essentielles au processus de prise en charge éducative des jeunes générations" et de la reconquête de l'identité créole à travers notamment "revalorisation des traditions".

Nous signalons enfin la présence d'un article en hors dossier ne portant pas sur la littérature caribéenne d'expression française: "Ruptures et continuités dans l'évolution du mouvement *Black Studies* aux États-Unis" de Cheikh NGUIRANE.

Francesca PARABOSCHI

Kora VÉRON, *Aimé Césaire*, Paris, Seuil, 2021, 864 pp. [lu en format Kindle]

Aimé Césaire. Sous ce titre limpide, Kora VÉRON livre la somme biographique qui manquait aux études francophones: en plus de 800 pages, elle retrace la vie et l'œuvre de l'auteur du *Cahier d'un retour au pays natal*, depuis sa naissance en 1913 jusqu'à sa mort en 2008. En tant que responsable du "groupe Aimé Césaire" à l'Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM), VÉRON s'est appuyée sur les écrits de l'auteur, sur sa correspondance, sur de nombreux fonds d'archives (du fonds du Lycée Louis-le-Grand aux archives du Musée du Quai Branly), mais également sur des sources orales – elle s'est en effet souvent entretenue avec CÉSAIRE, qu'elle connaissait bien, et avec certains de ses proches. L'auteure ne cache pas cet engagement subjectif, et le texte est émaillé de références personnelles, comme dans ce passage du début du livre: "Mais, d'après ce qu'il m'avait expliqué, son père ne l'avait déclaré aux services de l'état civil que le lendemain". Dynamique et vivant, l'ouvrage mêle descriptions contextuelles, citations poétiques et réflexions critiques, dans le but de démêler la réalité de la fiction et d'offrir le portrait le plus juste du grand écrivain antillais.

Comme beaucoup d'écrivains, CÉSAIRE s'est en effet créé une légende, voire plusieurs légendes. "Il est dans la nature d'un poète de créer des mythes, écrit-il, et il revient à la critique de faire son travail". C'est précisément à ce travail que VÉRON s'attelle dans les six parties chronologiques du livre, dans lesquelles elle n'a de cesse de confronter les documents historiques aux écrits et discours du poète mythographe ("Jusqu'à septembre 1931"; "Octobre 1931 – Août 1939"; "Septembre 1939 – Novembre 1945"; "Décembre 1945 – Décembre 1959"; "Décembre 1959 – Février 1981"; "Mars 1981- Avril 2008"). À propos de ses origines sociales, de ses ancêtres rebelles, de la petitesse de la Martinique de sa jeunesse, l'auteure rétablit la vérité historique et redresse, ce faisant, des erreurs d'interprétation de la critique littéraire. Elle montre notamment que le Lycée Schoelcher était un "véritable centre intellectuel", qui aura "marqué Césaire davantage qu'il a bien voulu le reconnaître": dans ce lieu d'échange intellectuel où se créent des amitiés et des collaborations comme des revues, CÉSAIRE y a croisé des personnalités qui ont marqué sa vie.

En reprenant l'histoire et la géographie des Antilles, et de la Martinique en particulier, VÉRON présente par ailleurs des pans historiques moins connus, comme la composante juive de la population martiniquaise, ou la présence de travailleurs indiens. La gouvernante de CÉSAIRE, par exemple, était une Indienne "qui lui récitait des comptines et lui chantait des chansons en langue tamoule", et l'écrivain aurait

tenté d'apprendre cette langue à la fin de sa vie. On trouve également des traces de cette présence indienne dans ses œuvres poétiques. Ces détails témoignent de la précision de l'ouvrage, qui tout en se voulant panoramique, revient sur des faits apparemment mineurs qui furent déterminants pour l'évolution de l'écrivain.

La deuxième partie du livre porte sur la période parisienne (1931 à 1939) et retrace les relations de CÉSAIRE au surréalisme, l'invention de la notion de 'négritude' dans *L'étudiant noir*, et enfin la parution du *Cahier d'un retour au pays natal*. Dans la partie suivante, VÉRON relate le retour en Martinique, la naissance des enfants, le professorat au lycée, puis l'entrée en politique, en tant que maire de Fort-de-France en 1945. Les trois dernières parties témoignent de la vie en perpétuelle agitation de l'écrivain, qui se partage entre engagement politique et social, écriture (poétique, historique, dramaturgique), et tournées artistiques à travers le monde. VÉRON ne masque pas les côtés moins glorieux de CÉSAIRE, comme son rapport compliqué à la question indépendantiste, ou les accusations de misogynie, de clientélisme, et de mauvaise gestion financière par ses opposants.

En ressort l'image d'un homme complexe, engagé pleinement dans son époque, peut-être davantage que tout autre écrivain du XX^e siècle. "Césaire ne s'est jamais incliné sous une bannière exclusive, malgré son besoin de fédération. Si bien que beaucoup furent surpris de ses obédiences antagonistes, ou déçus de ses apparents revirements et de ses zigzags". L'ouvrage de Kora VÉRON nous permet de naviguer, pour la première fois peut-être, à travers les innombrables zigzags qui forment la vie et l'œuvre d'Aimé CÉSAIRE.

Julien JEUNETTE

Aliocha Wald LASOWSKI, *Édouard Glissant. Déciffrer le monde*, Paris, Bayard, 2021, 300 pp.

Dix ans après la mort d'Édouard GLISSANT, Aliocha Wald LASOWSKI revient sur les œuvres, les thèmes et les concepts majeurs du poète-philosophe. C'est le second essai que LASOWSKI consacre à GLISSANT, le premier (*Édouard Glissant: penseur des archipels*) ayant été publié en 2015 aux éditions Pocket. La nouvelle parution a pour particularité de brancher la pensée de GLISSANT sur l'actualité, dans le but de mettre en évidence la fécondité de son travail pour envisager des problématiques telles que la crise climatique, le Covid-19, le racisme systémique ou encore les manifestations des gilets jaunes. Dans un monde qui se polarise et se cloisonne, LASOWSKI veut montrer qu'il

est urgent de lire et de relire GLISSANT, car son œuvre a la capacité de nous guider à travers les complexités du présent.

L'essai ne présente donc pas l'œuvre de GLISSANT chronologiquement, mais lance des pistes et coupe de manière transversale au gré de la réflexion en cours: aux données biographiques et historiques se mêlent des lectures de poèmes, des discussions sur les romans, des présentations de concepts, tout en inscrivant l'écrivain dans un large réseau intellectuel. En ce sens, l'essai rend justice au caractère multiple de la figure de GLISSANT: penseur de la relation, en lutte constante contre toute forme de figement et d'enracinement, l'homme fut à la fois essayiste, militant, philosophe, dramaturge, poète et romancier. Et comme le montre LASOWSKI, ces différentes activités n'étaient jamais tout à fait séparées les unes des autres. Cet entrelacement constant du poétique, du philosophique et du politique fait toute la richesse et la complexité de cette œuvre qui ne se laisse pas aisément saisir. En ce sens, l'essai de LASOWSKI épouse la pensée de GLISSANT, toute en sinuosités et en méandres, et invite le lecteur à se laisser embarquer.

Les sept chapitres du livre sont autant de voies d'entrée dans l'œuvre glissantienne et peuvent être lus indépendamment les uns des autres. Si les trois premiers chapitres offrent une présentation plutôt générale des enjeux principaux de l'œuvre, le chapitre 4 retrace les grandes étapes du parcours biographique de l'écrivain, depuis ses débuts poétiques et son prix Renaudot en 1958, jusqu'aux derniers combats – notamment pour faire reconnaître l'esclavage comme crime contre l'humanité. Le chapitre 5 porte sur la façon dont l'écrivain repense et critique la mondialisation à travers toute son œuvre, tandis que le chapitre 6 se focalise sur les relations qu'entretient GLISSANT à ses contemporains. LASOWSKI inscrit l'œuvre dans un contexte intellectuel foisonnant, et retrace notamment les rapports de l'écrivain à CÉSAIRE et à SENGHOR, à DELEUZE, à MANDELA, ou encore à LE CLÉZIO. L'auteur établit également des rapprochements conceptuels avec la pensée de Claude LEVI-STRAUSS ou de Frantz FANON. Le dernier chapitre, enfin, se tourne vers la relation de Glissant aux études post-coloniales, et revient sur ses intérêts philosophiques majeurs, tels que la créolité, l'archipel, ou encore la défense du multilinguisme.

On l'aura compris, l'essai d'Aliocha Wald LASOWSKI s'attache à présenter l'œuvre d'Édouard GLISSANT de la manière la plus complète possible, tout en la maintenant dans un devenir qui n'annule jamais sa diversité et son opacité constitutives. Ce devenir est en effet précisément ce qui, selon LASOWSKI, fait de cette œuvre une boîte à outils essentielle pour 'déchiffrer le monde'.

Julien JEUNETTE